

—Oh! dit Brune, s'il voulait nous tromper, il agirait seul et ne demanderait pas que je l'accompagnasse.

—C'est vrai! murmura le teinturier.

—N'importe! ajouta la pauvre mère de l'enfant volé, ce qu'il nous a dit à propos de M. Gorain et de M. Gervais est bien étrange.

—Il connaît parfaitement M. Danton, fit l'étudiant en se levant, puisque c'est à la recommandation de celui-ci que vos amis l'ont amené chez vous. Eh bien! voyez Danton demain de bonne heure, et avant de me rendre au rendez-vous, je viendrai savoir ce que vous aurez appris.

—Vous partez? demanda Bernard en voyant Brune se tenir debout.

—Non, répondit l'étudiant. J'attends Nicolas qui est sorti avec votre garçon.

—Ah! ils sont allés ensemble à l'hôtel d'Horbigny.

Tandis que ces quelques phrases s'échangeaient dans la chambre de Mme Bernard, Fouché et les deux bourgeois, s'arrêtant sur le seuil de la boutique dont ils venaient de refermer la porte, se faisaient réciproquement leurs adieux.

MM. Gorain et Gervais tournèrent à gauche, se dirigeant vers l'Eglise Saint-Roch: Fouché remonta la rue dans la direction du faubourg.

M. Gervais, qui avait le bras de M. Gorain passé sous le sien, sentit son compagnon frissonner.

—Qu'avez-vous donc, compère? demanda-t-il.

—J'ai... j'ai... balbutia Gorain, que je sens l'humidité des cachots de la Bastille qui me glace les épaules.

—La Bastille!... quoi! vous croyez...

—Est-ce que je sais, moi? dit le malheureux propriétaire avec un accent désolé. Pensez donc à ce que nous a dit M. Roger! si on retrouve la fille de Bernard, nous aurons la guerre avec la Prusse! Ça me fait frémir!

—C'est vrai!... je tremble aussi moi...

—Il y a de quoi! murmura M. Gorain. Et nous sommes mêlés là dedans! Ah! M. Gervais! moi qui n'avais jamais fait de politique! Eh bien! nous voilà propres!

—Comment?

—Quoi! vous ne comprenez pas, M. Gervais? Tenez! vous me feriez bondir si mes jambes en avaient la force! Mais souvenez-vous donc de ce que nous a dit M. Roger. Il faut que Bernard renonce à ses recherches... Et M. Fouché que nous avons conduit chez Bernard...

—Comment! vous croiriez qu'on nous suspecterait...

—Je vous dis que je sens la Bastille!

—Brrrr! fit Gervais en frissonnant, j'en ai la mort dans le dos!

—Tenez! je suis sûr et certain que notre rencontre avec l'échappé des galères de Brest nous aura porté malheur!... D'abord, je ne vis plus!

—Ni m...

M. Gervais s'interrompit pour pousser un grand cri, et M. Gorain, quittant brusquement le bras de son ami, se colla contre le mur de la maison devant laquelle tous deux se trouvaient.

—Là! là! dit une voix enjouée, n'ayez pas peur, messieurs, je ne suis point un voleur!

Les deux bourgeois venaient d'atteindre l'angle formé par la rue Saint-Honoré et la rue Saint-Roch, et un homme de taille moyenne, débouchant brusquement par cette dernière rue, s'était subitement trouvé face à face avec eux. C'était cette rencontre imprévue qui, dans la triste situation morale où se trouvaient les deux amis, avait arraché un cri de frayeur à M. Gervais et avait failli faire évanouir M. Gorain.

—Ah! mon Dieu! fit M. Gervais en se remettant et en examinant le nouveau personnage. Je ne me trompe pas!... c'est encore M. Roger!

—M. Roger! s'écria le propriétaire en s'avancant avec un élan de joie.

—Moi-même, messieurs, moi-même, dit le promeneur nocturne, lequel n'était autre, en effet, que l'employé de M. de Breteuil. Eh mais! continua-t-il en regardant à son tour les deux bourgeois qu'éclairait vaguement la pâle clarté d'une réverbère, Dieu me pardonne! c'est M. Gorain! c'est M. Gervais! mes deux nouveaux amis! Quelle heureuse rencontre!

—Ah! cher monsieur Roger! c'est le ciel qui vous envoie!

—Comment?

—Nous sommes dans une horrible perplexité! dit M. Gervais.

—Bah! Qu'avez-vous donc?

—Un malheur plane sur nos têtes, et vous seul, cher monsieur Roger, pouvez le conjurer.

—Mais expliquez-vous, je ne vous comprend pas, dit l'employé avec un étonnement merveilleusement joué. D'abord, d'où venez-vous?

—De chez Bernard.....

—Ah oui! c'est vrai... j'oubliais. Et vous aurez commis quelque indiscretion?

—Jamais! s'écrièrent à la fois les deux amis.

—Je me couperais plutôt la langue! ajouta M. Gorain; mais, si vous n'y prenez garde, tout est perdu! On est sur la piste de la jolie mignonne!

—Qui cela?

—Ce M. Fouché, l'ami de M. Danton, mon locataire.

—Ah! M. Fouché..... celui que vous venez de conduire chez Bernard?.....

—Précisément.

—Eh bien?

—Eh bien! cher monsieur Roger, il sait où se trouve la petite fille, et il va partir demain pour aller la chercher.

—Cher monsieur Gorain, et vous cher monsieur Gervais, dit l'employé de sa voix la plus aimable, tel que vous me voyez je n'habite pas d'ordinaire Paris; mais comme les affaires de Monseigneur m'y appellent quelquefois, j'y possède un petit pied-à-terre, là, à côté, au coin de la rue d'Argenteuil, à deux pas d'ici. Je rentrais chez moi en ce moment, car je n'ai pas soupé, et mon repas m'attend; faites-moi tous deux l'honneur de m'accompagner. Nous souperons ensemble, et vous me raconterez tout ce que vous avez à me dire.

—Mais, fit M. Gorain, c'est que mon épouse m'attend....

—Et la mienne aussi, ajouta M. Gorain.

—Je me fais une fête de causer avec vous. Ces dames attendront un peu. Que diable! les affaires d'Etat avant tout!

—C'est vrai, dit Gorain en se rengorgeant. Les affaires d'Etat n'attendent pas, elles!

—Songez qu'un futur échevin doit montrer du zèle pour le service du roi.

—Oh! j'en suis rempli, monsieur Roger!

—Et vous, monsieur Gervais, vous qui allez être fournisseur de Monseigneur, pensez qu'il faut le satisfaire avant tout.

—Vous avez raison, monsieur Roger. Nous sommes à vos ordres.

—Alors, venez, messieurs; je possède un petit cru de Bourgogne que je serai heureux de vous faire goûter.

—Il s'agit de M. Fouché!... commença M. Gorain.

—Nous causerons d'affaires en soupant, interrompit M. Roger. Vive Dieu! voici une charmante journée qui se termine par une soirée plus charmante encore! Vous ne sauriez croire, messieurs, combien votre compagnie m'est agréable!

—Trop bon!... trop bon!... balbutia M. Gervais.

Pendant que l'employé du ministère de la maison du roi prenait de chacun de ses deux bras celui de ses amis et les entraînait du côté de sa demeure, Fouché avait atteint la nouvelle rue Royale.

—MM. Gorain et Gervais, pensait-il tout en marchant, ont un intérêt que j'ignore à ce que Bernard ne poursuive pas ses recherches. Quel est cet intérêt? Je ne puis le savoir encore, mais à coup sûr, il existe. Avant d'agir, il faut que j'éclaircisse ce côté de cette mystérieuse intrigue... Ah! monsieur le comte, vous pensez me mystifier!... mais je vous apprendrai, à vos dépens, qu'il faut compter avec moi!

X. — Saint-Jean.

M. de Niorres était seul depuis quelques instants à peine après le départ de son gendre, que la porte de son cabinet s'était rouverte de nouveau, et que le valet, que nous avons déjà vu pénétrer dans la pièce, s'était montré dans l'encadrement du chambranle.

—Mme la baronne et mesdemoiselles viennent de rentrer dans leurs appartements, dit-il.

Le conseiller tressaillit comme si cette annonce si simple eût caché quelque avertissement secret.

—Bien! fit-il, en se remettant promptement. Je n'ai plus besoin ce soir de vos services....

—Monsieur se couchera seul? demanda le valet de chambre.

—Oui, je vais travailler.

Le domestique salua et fit un pas à reculons pour sortir. Ah! fit M. de Niorres avec un ton indifférent, Saint-Jean est-il couché?

—Pas encore, monsieur, je viens de le voir dans les cuisines....

—Alors envoyez-le-moi; j'ai à lui donner des ordres pour demain matin.

Ce que disait M. de Niorres paraissait tellement naturel que le valet de chambre, ne manifestant aucun étonnement, se retira pour aller exécuter le désir exprimé par son maître.

M. de Niorres alla s'asseoir devant son bureau; mais sa préoccupation augmentait visiblement de minute en minute. Enfin Saint-Jean parut.

Le magistrat lui fit signe de refermer la porte et de venir près de lui. Saint-Jean obéit en silence.

—Saint-Jean, dit le conseiller à voix presque basse, j'ai réfléchi et je suis décidé.

Le valet se précipita aux genoux de M. de Niorres avec tous les gestes du plus respectueux attachement.

—Oh! mon bon maître! murmura-t-il d'une voix larmoyante, vous avez donc enfin confiance en votre humble serviteur?

—Oui, répondit le magistrat, j'ai confiance en vous, Saint-Jean, car je vais vous confier mon plus précieux trésor: l'enfant qui, après moi, doit être chef de ma famille!

Saint-Jean leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de la fidélité dont il faisait tacitement serment.

—Dans quelques instants, continua M. de Niorres, lorsque personne ne verra plus dans l'hôtel, je vais monter moi-même chez Mme de Versac, je prendrai Louis dans mes bras et je vous l'apporterai, Saint-Jean, puis vous partirez tous deux par la petite porte du jardin.... En attendant, prenez ceci pour parer aux premiers frais du voyage.

En achevant ces mots, le conseiller tendit au valet une bourse gonflée d'or. Saint-Jean repoussa la main de M. de Niorres.

—Quoi! dit celui-ci avec stupéfaction, vous refusez? Vous ne voulez plus me servir, Saint-Jean?... vous renoncez au dessein arrêté?

—Non, non! mon bon maître, dit le valet, je ne renonce à rien; mais c'est pour mieux vous servir que je refuse de partir cette nuit.

—Vous ne partez plus?

—Non, pas cette nuit du moins.

—Mais pourquoi?

—Parce que je ne puis me mettre en route qu'avec la sécurité la plus parfaite; songez à la responsabilité que je prends en emmenant M. Louis.

—Eh bien?

—Eh bien, mon maître, je suis sorti ce soir pour explorer les environs, et bien m'en a pris, car j'ai remarqué que j'étais suivi....

Suivi! répéta M. de Niorres qui songea immédiatement aux espions que le lieutenant de police devait apposter aux abords de son hôtel pour s'élancer sur la piste du valet et le tenir sous la plus rigoureuse surveillance. Etes-vous certain que ceux qui vous suivaient voulaient vous espionner?

—J'en suis sûr.

—Comment cela?

—J'ai fait plusieurs détours habiles pour m'assurer que c'était bien à moi qu'on en voulait, et je n'ai pu douter.

—Et c'est pour cette cause que vous refusez de partir?

—Je crois que nous n'avons pas prévu suffisamment tous les dangers de mon départ.

—Comment cela?

—Tous les gens de l'hôtel me connaissent et savent quel est mon attachement à la famille de monsieur, non-seulement tous les gens de l'hôtel, mais encore ceux de l'hôtel de Soubise, et les habitants du quartier sont au courant de ma position auprès de Monsieur. Or, si je disparaissais soudainement la nuit, sans que personne ne puisse savoir ce que je suis devenu, mon absence deviendrait la source de tous bavardages; puis, si l'on s'aperçoit, et il sera impossible de cacher cela aux yeux des gens de monsieur, si l'on s'aperçoit que M. Louis a disparu en même temps que moi, on fera un rapprochement facile et on conclura que c'est moi qui ai emporté le pauvre cher petit.

—Cela est vrai, dit M. de Niorres en réfléchissant,

—Monsieur comprend, continua le valet, que laisser dire cela, c'est mettre sur la piste de Saint-Jean tous ceux qui ont intérêt à s'opposer à son dévouement.

—Nous n'avions pas songé à cela! dit encore le conseiller frappé de l'observation du domestique.

—Pour plus de sécurité, il serait indispensable que ma sor-

tie de l'hôtel eût une cause connue, que mon absence fût bien expliquée, et surtout que l'on ne pût supposer que M. Louis fût parti avec moi.

—Je puis vous envoyer ostensiblement, reprit M. de Niorres, soit à Brest pour le compte de ma belle-sœur qui habitait cette ville, soit à Vannes où résidait l'évêque, mon pauvre enfant.

—C'est cela! dit Saint-Jean. L'une de ces causes est excellente.

—Mais, continua le conseiller, comment vous remettre mon petit-fils sans que les autres domestiques s'aperçoivent de son absence et n'établissent une corrélation entre elle et la vôtre?

—Il y aurait cependant un moyen, fit le valet d'une voix insinuante.

—Lequel?

—Monsieur me donnerait ses ordres dès demain de grand matin, et je partirais aussitôt; après-demain, Mme de Versac peut prétexter une promenade à la campagne.... elle quitterait l'hôtel emmenant les deux enfants....

—Et vous remettrait Louis en route, interrompit le conseiller.

—Non! dit vivement Saint-Jean. Le cocher et le valet de pied seraient forcés dans la confidence. Mais madame peut s'arrêter chez l'une de ses amies; monsieur s'y trouverait, prendrait avec lui M. Louis et reviendrait à l'hôtel. La nuit venue, je me serais introduit, déguisé, dans le jardin par la petite porte dont monsieur m'aurait donné une clef....

J'attendrais monsieur qui prendrait le même chemin et je quitterais aussitôt Paris. Mme de Versac annoncerait en rentrant qu'elle a laissé son neveu chez son amie, et ainsi on ne se douterait de rien; on ne pourrait que supposer, mais on n'aurait aucune certitude.

—Oui, murmura intérieurement le magistrat; mais, de cette façon, aucun témoin ne pourra affirmer que j'aie remis mon petit-fils à cet homme, et s'il me trahissait, aucune preuve ne s'élèverait contre lui!

Cependant la proposition faite par Saint-Jean était tellement raisonnable, elle avait si évidemment pour but d'éloigner le danger de l'enfant dont il se chargeait, la contenance du valet était si peu embarrassée, son regard était si clair, l'expression de son visage si naturelle, que le magistrat sentit faiblir les soupçons nés tout à coup dans son âme.

—Je préviendrai demain M. Lenoir, pensa-t-il, et des espions seront de même placés sur son chemin.

Saint-Jean attendait une réponse.

—Ce que vous me dites me paraît sage, dit M. de Niorres à voix haute; cependant j'ai besoin de réfléchir. Soyez dans mon cabinet à quatre heures ce matin, et je vous dirai ce que j'aurai résolu.

Saint-Jean fit un signe affirmatif et quitta le cabinet de M. de Niorres.

A peine fut-il dans la pièce précédant ce cabinet, que l'expression de son visage changea subitement. De touchante et sympathique qu'elle était, elle devint soudain joyeuse et triomphante.

(A continuer.)

LE MARÉCHAL MACMAHON.

On ne lira pas sans intérêt le bulletin officiel suivant, sur la blessure et la guérison du Maréchal MacMahon,

Le 1er septembre, à 6 hrs. du matin, tout au début de la bataille de Sedan, M. le maréchal de Mac-Mahon par courut la première ligne de nos positions défensives, se dirigeant de notre droite sur notre gauche, c'est-à-dire d'un point situé entre les villages de Balan et de Bazeille, allant de là vers la Moselle. Arrivé en face de ce village, et placé très en vue avec son état-major et son escorte, sur le plateau faisant face à l'ennemi, il fut assailli par une grêle de projectiles, balles et obus. Deux obus tombèrent à sa droite et à sa gauche, à quelques pas de lui, éclatèrent et épouvantèrent les chevaux qui firent rapidement demi-tour. C'est à ce moment que le maréchal se sentit frappé; il crut, sur l'instant, être seulement contusionné. La douleur l'obligea bientôt à descendre de cheval; on vit le sang ruisseler par la jambe gauche de son pantalon; il ne put plus se soutenir. Son cheval était blessé également au genou par un des éclats du même projectile.

Deux de ses officiers d'ordonnance conduisirent le maréchal dans une petite maison située dans un fond, à quelques centaines de pas en arrière. On lui fit là un premier pansement. Puis on emmena une voiture d'ambulance, et il fut rapporté à Sedan, à son logement de la rue impériale.

La partie centrale de la fesse gauche offrait une plaie large de cinq centimètres dans tous les sens profonde. La première exploration n'y fit pas rencontrer le projectile. A un deuxième examen, on rencontra près de l'os du bassin une saillie inégale due à la présence d'un corps étranger, arrêté immédiatement sous la peau. Une large incision fut faite et l'on retira un fragment de plomb provenant du revêtement de l'obus long de 4 centimètres, large de 2, et épais de 5 millimètres, recouvert par de grandes rondelles de la chemise, du pantalon et du manteau.

La blessure se comporta bien, grâce à ces soins immédiats et à la bonne constitution du maréchal. Le 5, il put être transporté à 3 lieues de Sedan, au petit château de Pourru aux Bois. Aucun accident sérieux n'entrava la marche continuelle vers la guérison, si ce n'est un décollement assez étendu qui céda à une empression méthodique, et quelques accès de fièvre légère, qui cédèrent au sulfate de quinine.

A la date du 4 novembre, nous avons fait visite à M. et Mme de MacMahon, à la résidence de Pourru aux-Bois. Sa guérison est presque complète. L'illustre blessé marche un peu, sort en voiture dans les environs, et attend la désignation de la résidence qui lui sera indiquée par le roi Guillaume.

Des deux plaies, l'une est absolument fermée; celle d'entrée du projectile ne l'est pas encore entièrement, mais le sera dans quelques jours. Le maréchal sera tenu, pendant quelques mois encore, à des précautions, mais il guérira sans aucune infirmité.

Dr. F. GUIGNÉ, fils.

Méd. maj., 1er classe.

—Le sergent Hoff, du 107e d'infanterie, de Paris, s'est de nouveau distingué par un acte de la plus grande vigueur. Accompagné d'un garde mobile, il s'est approché à vingt pas d'une sentinelle prussienne, l'a tuée, et a tué également un soldat ennemi accouru au secours de son camarade. Le sergent Hoff a déjà tué environ 30 Prussiens et a reçu la croix de la Légion d'Honneur, en raison de ses nombreux actes de courage.